

LES MOTS DE LA CRISE : REGIMES DE CROYANCE ET FONCTIONNEMENT PASSIONNEL DANS LA PRESSE FRANÇAISE EN 2008

THE WORDS OF THE CRISIS: BELIEF SYSTEMS AND PASSIONAL FUNCTIONING IN THE FRENCH PRESS IN 2008

Christelle de OLIVEIRA¹
Rovena TROQUE²

Résumé : Le concept de crise est souvent traité en termes de crise de culture, de problèmes de représentation ou de recherche de valeurs. Le présent article aborde la question de la crise économique-financière telle qu'elle s'est manifestée en 2008 et examine la problématique de sa prise en charge thymique dans le discours journalistique. L'application d'outils d'analyse sémiotextuelle à un corpus d'articles de presse française (sur le Rapport Attali et le cas Madoff) permet d'identifier l'apparition d'une situation de crise ainsi que de tracer son évolution. La théorie des régimes de croyance est ainsi conjuguée à une approche microtextuelle, dont les tenants et les aboutissants sont questionnés et problématisés de la façon suivante : comment réagissent les régimes de croyance et les systèmes axiologiques face à la crise ? De quelle manière cette dernière surdétermine-t-elle l'expression des identités des acteurs au sein de la presse ?

Mots clés: Crise économique. Régimes de croyance. Passions. Thymisme. Focalisation.

Abstract : The concept of crisis is often treated in terms of crisis of culture, problems of representation, or the search for values. This paper addresses the question of the economic and financial crisis as it manifested in 2008 and examines the issue of its thymic dimension in the journalistic discourse. The semiotic tools of textual analysis applied to a corpus of French newspaper articles (the Attali Report and the Madoff scandal) allow

1 Chercheuse associée à l'Unilim - Université de Limoges. E-mail : christelle.de-oliveira@unilim.fr

2 Collaboratrice scientifique à l'Université de Genève. E-mail : rovena.troque@unige.ch

for the identification of the onset of a crisis situation and the description of its evolution. The theory of the systems of belief is combined with a micro-textual approach in order to question and problematize the following issues: how do the systems of belief and the axiological systems react to the crisis? How does a crisis overdetermine the expression of the identities of the actors as manifested in the newspaper?

Keywords: Economic crisis. Systems of belief. Passions. Thymic dimension. Focalisation.

I. Arrière-plan conceptuel : sémiotique et économie

Notre objectif est de saisir de la dimension thymique des événements économiques médiatisés et, plus particulièrement, de certains faits relatifs à la crise financière de 2008. Pour ce faire, nous analyserons la relation entre la « crise », telle qu'elle peut être identifiée ou vécue par les acteurs, et sa représentation dans les médias ; dans une perspective sémiotique, cette relation dégage des effets de sens particuliers, des attentes, une promesse de mondes possibles, autrement dit des régimes de croyance portant sur le statut de vérité d'un monde « en crise ». Le régime de croyance est interprété et validé par le sujet ayant accès à la représentation de la crise, telle qu'elle est médiatisée, en se fondant sur les « bribes de vérité » qu'il possède grâce à son vécu, sa sensibilité, son expérience et sa mémoire (GREIMAS, 1983).

Rappelons d'abord la définition générale du phénomène de « crise ». Le *Lexique d'économie* de J.-M. Albertini et A. Silem (2006, p. 226-227) le définit comme un « retournement brutal de la conjoncture économique se traduisant par un déséquilibre économique entre une offre pléthorique de biens et de services et une demande limitée, immédiatement suivie par la contraction de l'activité économique qui s'oppose à l'expansion ».

Le *Trésor de la Langue Française informatisé* (TLFi) donne quant à lui ces trois définitions :

I. L'accent est mis sur l'idée de manifestation brusque et intense de certains phénomènes, marquant une rupture. [...]

II. [L'accent est mis sur l'idée de trouble, de difficulté] Situation de trouble, due à une rupture d'équilibre et dont l'issue est déterminante pour l'individu ou la société et, p. méton., période ainsi caractérisée. Synon. (partiels) bouleversement, ébranlement, malaise, perturbation. [...]

III. A. [Dans la vie de l'individu] Situation de trouble (et, p. méton., période ainsi caractérisée) lorsque l'individu est confronté à des problèmes d'ordre physiologique et/ou psychologique. [...].

B. [Dans la vie de la société] Situation de trouble profond dans laquelle se trouve la société ou un groupe social et laissant craindre ou espérer un changement profond ; p. méton., période ainsi caractérisée.

La crise apparaît ici comme un phénomène d'une intensité (vécue, passionnelle) maximale pour une étendue (temporelle) minimale. La troisième acception ci-dessus met en lumière sa dimension psychosociale : d'un côté, il s'agit d'un moment critique de la vie de l'individu, de l'autre, d'un trouble vécu par la société, causant la crainte ou l'espérance d'un changement.

Dans un ouvrage de vulgarisation sur la crise financière de 2008, rédigé par deux journalistes experts en économie, Oliver Pastré et Jean-Marc Sylvestre (2008, p. 129), la crise est définie ainsi :

Le mot « crise » vient du grec *krisis* qui signifie « tamis ». Toute crise fonctionne comme un tamis qui laisse passer le meilleur et retient inexorablement le pire. Toute crise est, de ce point de vue, une machine à créer des inégalités, même quand ces inégalités nouvelles inversent celles qui existaient auparavant. Il y a, dans toute crise, des gagnants et des perdants. Warren Buffet, le financier américain, dit souvent que les crises sont un peu comme la mer qui se retire à marée basse : elle permet de voir « ceux qui nageaient à poil ». Ce n'est pas très distingué, mais très parlant.

Nous remarquons que si, dans un dictionnaire général, la *crise* se caractérise par une forte valeur thymique, associée à un corps sentant (individu ou société), cette dimension de la présence sensible d'un sujet est absente dans le dictionnaire économique. La crise y est envisagée comme un point temporel qui sépare et articule deux états. Sa définition commence par une référence étymologique qui cherche à ancrer l'explication à un contenu scientifique et se poursuit par un déploiement métaphorique qui use d'un argument d'autorité : la parole de Warren Buffet. Ainsi, plus la définition se situe dans un domaine de spécialité plus l'intensité thymique diminue, et moins on fait appel à des parcours figuratifs.

Ces définitions permettent de jeter les bases d'une conceptualisation sémiotique de la crise. Nous proposons à cet égard un modèle fondé sur la distinction entre deux types de déploiements syntagmatiques passionnels. Le premier correspond à des éléments passionnels caractéristiques d'une crise transitoire, vécue comme « une situation de trouble, due à une rupture d'équilibre ». Dans ce cas, la crise est ressentie comme un dysfonctionnement provisoire à l'intérieur d'un système dynamique dont les rouages restent opérationnels. Ici, ce n'est pas la capacité du système à s'autoréguler qui est remise en cause mais les actions ayant généré ce dysfonctionnement. Dans la perspective de la sémiotique des interactions, nous trouvons ici des éléments de *programmation*, puisque le fonctionnement du système n'est pas remis en cause, et d'*ajustement*, qui permet au système de perdurer en régulant les discontinuités (LANDOWSKI, 2004). La seconde syntagmatique passionnelle se construit autour d'une conception de la crise comme blocage d'un système confronté à une nécessité de changement profond, « manifestation brusque et intense de certains phénomènes, marquant une rupture » — ce qui, du point de vue de la sémiotique des interactions, correspond au régime de l'*accident* soumis à l'*aléa* et implique l'incapacité des acteurs du système d'en prévoir l'advenue, le devenir et

le résultat avec certitude (*Ibid.*). Cette perspective nous permettra d'étudier le phénomène de la crise représenté dans le discours journalistique comme un événement économique à la fois phorique et tensif.

Nous nous intéresserons à deux moments clés de la crise de 2008 : la publication du rapport Attali et le déclenchement de l'affaire Madoff. La Commission pour la libération de la croissance française, ou, du nom de son président, « Commission Attali », avait été chargée par le président de la République, Nicolas Sarkozy, de rédiger un rapport fournissant des recommandations en vue de relancer la croissance. Ses travaux commencèrent en juin 2007 et le 23 janvier 2008 fut rendu son rapport final, présenté comme « un ensemble cohérent, dont chaque pièce est articulée avec les autres, dont chaque élément constitue la clé de la réussite du tout ». Le nom de Bernard Madoff apparaît dans la presse le 12 décembre 2008 à la suite de son arrestation par le FBI, révélant au grand public ce qui reste probablement une des plus grandes fraudes de tous les temps. Son montant n'est pas encore clairement établi et les victimes n'ont pas encore été toutes identifiées. De nombreuses grandes banques américaines, européennes et asiatiques ont été dupées, une partie importante de leurs capitaux ayant été investie dans des fonds nourriciers dont l'objectif frauduleux était de collecter des fonds pour les placer chez Madoff.

Ces deux événements économiques sont porteurs de manifestations passionnelles qui s'intègrent dans des « sous-programmes narratifs » (COURTÉS, 1991) du type du *manque* (pour ce qui concerne le rapport Attali, dans la mesure où la Commission Attali était mandatée pour remédier à une croissance trop faible) et de la *défaite* (pour ce qui concerne Madoff, qui ne réalise son programme d'enrichissement qu'au dépens de ses partenaires et au prix d'une récession). Nous analyserons la manière dont la dimension passionnelle y est convoquée par des instances d'énonciation qui, bien entendu, varient en fonction du magazine ou du quotidien considéré. En fonction de sa ligne éditoriale, chacun convoque des systèmes axiologiques spécifiques.

François Jost, dans sa théorie des genres médiatiques, regroupe les « promesses de mondes » en trois grandes catégories (JOST, 2005). Le *monde réel* est celui dont on peut vérifier l'authenticité en le comparant avec une vision personnelle forgée par l'expérience. Le *monde fictif* est celui d'événements considérés comme impossibles dans le monde réel, ou qui ne sont réputés valides qu'en raison de notre adhésion provisoire (*Ibid.*). Intermédiaire entre le monde fictif et le monde réel, le *monde ludique*, tout en impliquant des conséquences dans la réalité, fait d'abord référence à lui-même en ce sens que les actes, les gestes, les images réfèrent toujours aux règles qui les organisent, et sont également soutenus par notre adhésion provisoire.

Jacques Fontanille (2015) associe ces promesses de mondes à des « régimes de croyance ». Un tel régime « a le statut d'une promesse (portée par la forme sémiotique) et d'une acceptation de la promesse (qui résulte de la confrontation avec les empreintes de l'expérience) ; au cœur de la promesse plus ou moins acceptée, il y a le dialogue entre deux corps, le corps propre de l'interprète et le corps-objet proposé » (*Op. cit.*,

p. 146). La presse propose un régime de croyance particulier à son lecteur, en ce sens qu'elle confronte chaque nouvel article à interpréter, avec les expériences antérieures de lecture conservées en mémoire. Fontanille met de plus en avant un régime de croyance *de l'enseignement et de la didactique* qui, lorsqu'il est saisi d'un point de vue dominant, peut être relié à une forme de vie régie par un principe d'autorité exclusive. Dans le cas de l'économie financière ce régime est décrit comme « un intégrisme sémiotique qui nous est imposé comme l'explication ultime de toute chose en même temps que le filtre véritable de notre rapport au monde » (*Op. cit.*, p. 153).

Il s'agit maintenant de transposer les concepts de *promesse de mondes* et de *régimes de croyance* aux propos journalistiques, ainsi qu'à l'orientation politique de la ligne éditoriale. Un médium comme un magazine est porteur d'un régime de croyance global et de formes de vie dominantes qui interfèrent avec ceux qui, dans chaque culture, sont associés à ce genre textuel. Cette rencontre engendre de nombreuses interprétations possibles et complexifie pour le lecteur le choix du régime de croyance le plus approprié.

2. Données textuelles et discussion

Notre corpus se compose de huit articles parus dans *Le Monde*, *Le Figaro*, *Politis* et *Valeurs Actuelles*. Quatre d'entre eux, publiés entre le 20 et le 25 janvier 2008, présentent le rapport Attali ; les quatre autres, parus entre le 16 et le 18 décembre 2008, exposent l'affaire Madoff.

Ces deux événements ont été choisis parce qu'ils représentent deux moments-seuils : le premier est le préambule à ce qui apparaîtra par la suite comme une véritable crise. Il relève de la première syntagmatique passionnelle, dans laquelle la crise n'est qu'une perturbation momentanée ne remettant pas en cause le fonctionnement du système, et à laquelle on peut encore remédier par *programmation* ; le second est le seuil de consécration de la crise, pleinement manifestée et largement reconnue comme un *alea* généralisé et comme une rupture imposant une mutation de fond.

Au niveau microtextuel nous emploierons des instruments d'analyse tels que la *focalisation* et la *tensivité* passionnelle, euphorique et dysphorique. Par *focalisation* nous entendons ici la délégation faite par l'énonciateur à un sujet cognitif appelé *observateur* et installé dans le discours narratif :

Cette délégation peut être interprétée comme le débrayage minimal d'une des trois dimensions (la dimension cognitive) du faire sémiotique de l'énonciateur ; en effet, la focalisation peut être seulement manifestée par la sélection implicite de certains programmes ou de certains objets aux dépens des autres. En ce sens, il s'agit d'une des opérations de la mise en discours, qui peut être assumée par des observateurs diversement inscrits dans le discours : comme focalisateur, comme spectateur, comme assistant, et qui n'est pas limitée aux seuls discours narratifs. [...] il n'est plus à cet égard possible de la traiter comme une technique rhétorique

ou stylistique (Genette) du récit littéraire, mais bien comme une forme canonique de la discoursivisation (GREIMAS ; COURTÉS, 1986, p. 93).

D'après Fontanille (1989) le rôle actantiel du *Focalisateur* est celui de l'observateur qui opère un débrayage cognitif énoncif et il s'oppose en cela à l'*Assistant*, qu'affecte un débrayage cognitif énonciatif. Si le *Focalisateur* est impliqué dans l'énoncé (sans être toutefois manifesté explicitement comme acteur) grâce à des catégories spatiales et proxémiques ou temporelles il devient alors un *Spectateur*.

La narration à la troisième personne est l'exemple par excellence de la manifestation du rôle actantiel du *Focalisateur* et ce type de régime énonciatif est très répandu dans le genre journalistique, surtout dans la presse qui se dit ou se veut objective. Un exemple de focalisation investie par le rôle du Spectateur se retrouve dans l'article « Du rapport à l'action » publié par *Le Monde* le 20 janvier 2008.

- (1) C'est donc avec une belle énergie que le président de la République avait, à l'été 2007, installé deux commissions : l'une présidée par l'ancien premier ministre Edouard Balladur pour rénover en profondeur les institutions et la démocratie française, l'autre présidée par l'ancien conseiller de François Mitterrand, Jacques Attali, pour libérer la croissance française et retrouver le plein-emploi (LM³ 20.01.2008).

Nous sommes en présence d'un débrayage énoncif qui dégage une narration de type neutre visant à présenter des faits : Nicolas Sarkozy installe deux commissions, dans le but de rénover les institutions et de libérer la croissance. Toutefois, même dans une énonciation se voulant objectivée, la focalisation est clairement redirigée par des éléments cognitivo-passionnels (« une *belle* énergie ») et évaluatifs (« libérer la croissance », « rénover en *profondeur* »). Cette redirection apparaît clairement dans l'exemple (2) tiré du même article.

- (2) À l'un comme à l'autre, il avait recommandé de faire preuve d'audace. « Ce que vous proposez, nous le ferons », avait-il ainsi lancé lors de l'installation de la commission Attali. Nous y sommes, dans les deux cas. Et le passage à l'acte risque d'être moins glorieux qu'annoncé (LM, 20.01.2008).

La focalisation est véritablement une opération d'occultation et de manifestation de l'immanence sémio-narrative. L'apparition d'un point de vue (« nous y sommes », « risque d'être moins glorieux »), même dans les cas où la discoursivisation se fait sous le régime du débrayage, rend difficile la distinction entre les rôles actantiels de type *Spectateur* ou *Assistant*. Il est clair ainsi que la focalisation est le moteur de la mise en discours des systèmes axiologiques, et de l'appropriation des notions économiques.

3 Nous utiliserons les abréviations suivantes : LM (*Le Monde*), FG (*Figaro*), PO (*Politis*) et VA (*Valeurs Actuelles*).

La focalisation entraîne une réflexion ultérieure sur ses modalités de manifestation, de type passionnel et tensif. La passion est conçue ici dans sa définition classique comme une : « [...] organisation syntagmatique des états d'âme, en entendant par-là, l'habillage discursif de l'être modalisé des sujets narratifs. Les passions et les « états d'âme » qui les composent sont le fait d'un acteur et contribuent, avec ses actions, à en déterminer des rôles dont il est le support. » (*Op. cit.*, p. 162).

En tant que modélisation de l'être (par opposition aux modélisations du *faire* dans les parcours narratifs de l'action), la passion transforme des tensions et obéit aux schémas tensifs car elle module l'intensité et la quantité de l'affect.

- (3) Chaque effet de la présence sensible associe donc pour être justement qualifié de "présence", un certain degré d'intensité et une certaine position ou quantité dans l'étendue. La présence conjugue en somme des forces d'une part et des positions et quantités d'autre part. [...] le corps du sujet devient la forme même du rapport sémiotique, et le phénomène ainsi schématisé par l'acte sémiotique est doté d'un domaine intérieur (l'énergie) et d'un domaine extérieur (l'étendue) (*Op. cit.*, p. 71).

L'intensité est celle de l'*affect* – ou la phorie – qui est plus ou moins intense et qui se divise en *dysphorie* et *euphorie* à la rencontre avec les axiologies. L'étendue concerne principalement le *sujet* et son identité, l'*objet* de valeur et son rapport avec une norme, ainsi que le *déploiement spatio-temporel* en tant que distance, durée, nombre d'occurrences, etc. (*Ibid.*, p. 217-219).

Les deux exemples suivants montrent comment surgit et se manifeste l'identité du sujet énonciatif et passionnel.

- (4) Ce n'est pas nouveau : les gouvernants français adorent les rapports. De préférence ambitieux et intelligents, dressant d'impeccables diagnostics et évoquant des lendemains qui chantent (LM 20.01.2008).
- (5) Le talent littéraire en moins, il y a du George Orwell dans ce rapport-là. Une sorte de sociale fiction qui sème l'effroi. Avec cette différence que l'auteur souhaite ce que *1984* voulait conjurer (PO 24.01.2008).

Ces deux incipits ouvrent vers deux parcours passionnels différents : d'un côté, *Le Monde* associe les sèmes de l'isotopie /perfection/ (*intelligents, impeccables*) aux « rapports » en général et, par métonymie, également au Rapport Attali. Cette association se fait toutefois en intersection avec l'isotopie du /lieu commun/ (*ce n'est pas nouveau, la non-dérogation à la règle*) et l'ironie qui s'installe projette ainsi un voile dysphorique sur une isotopie potentiellement euphorique. En effet, nous le verrons, l'article du *Monde* se base sur une structure duale d'argumentation et contre-argumentation, générant des micromouvements dans une dimension passionnelle très atténuée, presque imperceptible. Dans l'exemple (4),

l'incipit de l'article de Politis manifeste distinctement des sèmes dysphoriques (*le talent littéraire en moins, semer l'effroi, souhaiter ce qui est à conjurer*), et nous le verrons plus en détail, la ligne argumentative de cette revue est entièrement colorée par la dysphorie.

Dans l'analyse ci-après nous donnons une présentation transversale – à tout le corpus d'articles – des niveaux de focalisation et de valorisation phorique, tout en mettant en relation ces résultats avec la mise en discours de thèmes liés à la crise ainsi que la construction des régimes de croyance. Résumons les éléments de la méthode :

- (i) les formes passionnelles recherchées sont manifestées par des variations d'intensité et d'étendue (les variations dites « tensives ») dans la manifestation discursive des articles de presse ;
- (ii) elles sont identifiables et saisissables (éventuellement dénommables) en raison de leurs relations avec d'une part la construction d'un « savoir partagé » entre journaliste et lecteur, et d'autre part le type narratif choisi pour représenter la crise, soit comme ponctuelle et réparable, soit comme catastrophique et sans perspective d'avenir ;
- (iii) elles sont soutenues comme « effets de sens » par des opérations énonciatives de débrayage et d'embranchement, caractéristiques des processus et variétés de la focalisation.

1.1 Focalisation et dimension thymique

Dans les articles du *Monde* et du *Figaro*, le régime discursif est principalement celui du débrayage énoncif, réalisé par l'instance d'énonciation « focalisateur-spectateur ». La narration se veut ainsi objectivante, comme dans les exemples 5-8.

- (5) À défaut de changer de République, comme en rêvait son président, la commission Balladur a formulé, à l'automne, une batterie de propositions qui sont loin d'être négligeables (LM 20.01.2008).
- (6) En un week-end, Bernard Madoff est devenu le symbole de tous les excès de la finance mondiale (LM 16. 12. 2008).
- (7) Reste que, dans la plupart des cas, les mesures proposées par la commission Attali ne sont pas radicalement nouvelles et c'est peut-être précisément ce qui fait leur force. (FG 24.01.2008)
- (8) Il est réconfortant de voir que les vieux trucs sont toujours les plus efficaces (FG 18.12.2008).

L'objectivation s'appuie également sur le débrayage énoncif, sous forme de discours rapporté ; cette stratégie énonciative sert d'incipit dans deux articles du *Figaro* et de *Valeurs actuelles* (10 et 11). Dans l'exemple (11) l'énonciation peut être qualifiée comme embrayée, car la narration se fait en prise directe – sans signalisation par guillemets – des propos d'un des acteurs narratifs.

- (9) Jacques Attali, de son côté, s'apprête à présenter ses « trois cents décisions pour changer la France » (LM 20.01.2008).
- (10) « Le déclin relatif a commencé », affirme, dès ses premières lignes, le rapport remis hier par la commission Attali au président de la République, avant de détailler plus de 300 décisions censées l'enrayer. Il y a quatre ans à peine, rappelons-le, un autre rapport rédigé par Michel Camdessus dressait le même constat et appelait la France au « sursaut » en préconisant déjà une longue liste de mesures analogues. Nicolas Sarkozy, alors ministre des Finances, disait en avoir fait son « livre de chevet »... (FG 24.01.2008).
- (11) *Un gros mensonge !* C'est ainsi que, jeudi 11 décembre, Bernard Madoff, un des gourous de Wall Street, âgé de 70 ans et président de BMIS (Bernard Madoff Investment Securities), a qualifié ses agissements (VA 18.12.2008).

L'utilisation des pronoms est indicative de la manifestation d'un point de vue de type « Assistant-participant », qui valorise spécifiquement les faits ainsi saisis, et redirige les parcours interprétatifs. L'utilisation des pronoms *on* ou *nous* n'a pas seulement la fonction de fédérer les points de vue du narrateur et du lecteur, mais elle signale également l'apparition d'une perspective critique surplombant les événements narrés.

- (12) *Gageons* qu'elles auront également quelque difficulté à être traduites en actes (LM 20.01.2008).
- (13) Un champ de ruines. Ce n'est plus Attali, c'est Attila. Saisis d'une véritable hystérie libérale, les auteurs nous plongent dans un univers de privatisations sans fin, de déréglementation tous azimuts et de concurrence absolue. *On se pince* quand ils donnent en exemple la réforme du système de santé du Royaume-Uni. *On frémit* quand *on nous suggère* de rattraper tout ce temps perdu à force de réductions du temps de travail... depuis 1936 (PO 24.01.2008).
- (14) Non, ce qui manque pour que *nous profitions* pleinement de *nos* capacités de croissance, ce ne sont pas les idées, mais le courage de passer à l'acte (FG 24.01.2008).
- (15) C'était vraiment bien fait, et, à mon sens, le truc suprême fut d'en exclure le commun des mortels (FG 18.12.2008).

La focalisation participe également à la sélection des parcours figuratifs ainsi qu'à la convocation des savoirs partagés. Dans le cadre de la présentation du rapport Attali, *Le Monde* fait appel à des informations du passé auxquelles vient se greffer la critique. Le statut de ce régime de croyance repose sur le champ topologique de la présence sensible du sujet et sur la saisie qu'il opère sur le monde, c'est-à-dire sur l'ensemble de ses expériences d'interactions passées. Le lecteur valide ainsi la présence de ce régime de croyance informatif (pour le Rapport Attali) lorsqu'il juge que le paraître de l'événement s'organise selon une forme reconnaissable et identifiable à l'être des événements, du moins tel qu'il ressort de ses expériences antérieures. L'interprétation des faits est ainsi constamment informée par la mémoire et par l'expérience du récepteur.

(16) Un seul exemple : l'ambition numéro un est de « préparer la jeunesse à l'économie du savoir », et donc de « se donner les moyens pour que tout élève maîtrise, avant la fin de la sixième, le français, la lecture, l'écriture, le calcul, l'anglais, le travail de groupe et l'informatique ». Parfait. *Mais cela fait vingt ans que toutes les études pointent ce handicap terrible que constitue la non-maîtrise de la langue à l'entrée au collège. Et cela fait huit ans, depuis le sommet de Lisbonne, que l'Union européenne s'est engagée, formellement, à devenir la championne de l'économie de la connaissance en conduisant la moitié des jeunes au niveau de la licence. Sans que, dans un cas comme dans l'autre, cela ait permis d'améliorer en profondeur la réalité* (LM 20.01.2008).

Ces leçons du passé servent d'appui pour faire passer des opinions au rang de savoir partagé comme dans l'exemple (3) que nous reprenons ici en entier et qui amorce déjà la critique qui se transformera en doute et en méfiance (17, 18 et 19) :

(3) *Ce n'est pas nouveau* : les gouvernants français adorent les rapports. De préférence ambitieux et intelligents, dressant d'impeccables diagnostics et évoquant des lendemains qui chantent (LM 20.01.2008).

(17) L'innovation serait considérable. *Or elle est menacée* d'être passée à la trappe lors des derniers arbitrages en cours à l'Élysée (LM 20.01.2008).

(18) Jacques Attali, de son côté, s'apprête à présenter ses « trois cents décisions pour changer la France ». Gageons qu'elles auront également quelque *difficulté à être traduites en actes* (LM 20.01.2008).

(19) Les rapports ont l'indéniable mérite de préparer les esprits au changement. Mais si l'exécutif réduit leurs recommandations comme peau de chagrin ou s'il n'y consacre pas les moyens nécessaires, *il est à craindre qu'il déçoive plus qu'il n'entraîne* (LM 20.01.2008).

Le journal *Le Monde* construit sa vision du rapport Attali sur l'opposition *passé vs. avenir* : le passé montre que l'avenir sera moins glorieux que ce que l'on nous fait croire. *Le Figaro*, en revanche, place le rapport dans l'opposition *concepts vs. action* : le journal procède, en particulier, par négation des termes associés aux savoirs partagés (les concepts, les connaissances, le dire, le reconnaître) et par affirmation des termes de l'action (le passage à l'acte). Ce clivage apparaît, clairement dans l'exemple (20), et surtout nous conduit à remarquer que l'emploi du pronom « on » implique une fusion du point de vue, une annulation du clivage *moi vs. toi*, et l'imposition d'une nouvelle perspective qui prime pour une démarche active.

(20) On l'aura compris, ce qui fait défaut en France, ce ne sont *ni les idées ni les bons diagnostics*. De ce côté-là, notre production nationale se porte bien. Ce n'est pas *non plus de reconnaître* que le monde change vite et la France pas assez. *Ni de dire* que notre pays va mal et ira encore plus mal sans réforme. Non, ce qui manque pour que nous profitions pleinement de nos capacités de croissance, *ce ne sont pas les idées*, mais le *courage de passer à l'acte*, de s'attaquer aux « rentes triomphantes », aux « connivences » et aux « privilèges », pour reprendre les termes du rapport.

La lecture du rapport Attali par *Politis* s'ouvre directement sur un savoir partagé (1984 de George Orwell) qui, non seulement annonce le parti pris de la revue – les propositions du rapport conduisent à un avenir cauchemardesque pour la France –, mais révèle d'emblée les couleurs d'un article gauchiste qui ne déçoit pas les attentes de son lectorat. Très peu de données factuelles sont fournies et les quelques références directes au Rapport sont présentées dans des parcours figuratifs et rhétoriques (la métaphore, l'hyperbole, l'hypotypose, etc.) qui touchent à la dérision (21) ou qui font appel à des notions-slogans (22) creusant l'opposition des points de vue entre *il/eux* (Attali/les auteurs du Rapport) vs. *nous* (écrivain/lecteur).

(21) Après lecture des conclusions de la commission Attali, il n'est pas interdit d'imaginer une société qui ferait travailler les vieux jusqu'à leur dernier souffle, des rues envahies de pousse-pousse (ou de touc-touc, comme on dit en Asie), et des aires de stationnement accueillant des milliers de mobil-homes pour travailleurs allant de ville en ville quérir un petit boulot. Et partout, des vendeurs à la sauvette qui feraient la fierté de nos statistiques de chômage grâce à eux redescendues sous la barre des 5%. Sans oublier des gamins qui apprendraient à boursicoter dès le primaire (PO 24.01.2008).

(22) La réponse ne fait guère de doute : rien. Un champ de ruines. Ce n'est plus Attali, c'est Attila. Saisis d'une véritable hystérie libérale, les auteurs nous plongent dans un univers de privatisations sans fin, de déréglementation tous azimuts et de concurrence absolue (PO 24.01.2008).

La présentation du « personnage » Attali (23) prime sur la présentation des propositions du rapport, dans *Valeurs Actuelles*. L'incipit met en avant le thème du /manque/, en tant que manque de croissance économique (24). Attali est décrit comme le seul ayant les compétences nécessaires pour réaliser une performance qui permettra de combler ce *manque*. Tout l'article est orienté en faveur de l'auteur du rapport, les seules remarques négatives ne touchent pas aux contenus, mais aux potentielles réactions politiques.

(23) Jacques Attali a été choisi par le président pour être le "docteur croissance". C'est qu'il est à lui seul tout un symbole. D'abord, un décathlonien de la pensée, un homme qui produit des idées à la pelle, des bonnes et des moins bonnes, qui interpellent, dérangent, détonnent, souvent originales, parfois farfelues, toujours intéressantes (VA 25.01.2008).

(24) Pour trouver le point de croissance qui nous manque cruellement, le maestro Attali s'est entouré de quarante-deux personnalités (VA 25.01.2008).

(25) Comprenez : c'est à prendre ou à laisser... Une intransigeance qui a déclenché la mauvaise humeur du groupe UMP (VA 25.01.2008).

(26) Ce choix ne peut que gêner l'opposition. (VA 25.01.2008).

1.2 Crise, thymisme et croyance

La présentation du rapport Attali se fait en début d'année 2008, quand la crise financière est à son début et qu'elle est encore peu visible. Les références à une situation économique potentiellement critique se font, dans *Le Monde* et dans *le Figaro*, en termes de « déclin relatif », « retard accumulé », nécessité de « libérer la croissance ». Dans *Politis*, la situation économique précaire est mise en abyme comme élément pivot pour déclencher une critique des mesures « très patronales », visant à une société déréglementée et à une croissance économique entraînant l'injustice sociale et creusant le fossé entre pauvres et riches. À la vision économique du rapport Attali, *Politis* oppose le credo gauchiste : le partage et la distribution équitable des richesses.

(27) La politique se résume à l'opposition de deux conceptions. *L'une préconise un autre partage des richesses. La distribution plus équitable des ressources que produit une société. Et cette redistribution est toujours possible à croissance constante. C'est un acte politique. L'autre nous raconte éternellement que si l'on accepte (provisoirement) de travailler plus et de gagner moins, de renoncer (provisoirement) aux comforts désuets de la protection sociale et de la retraite, que si l'on s'accommode de la suppression des services publics, la croissance finira par être au rendez-vous (PO 24.01.2008).*

La prise en charge passionnelle est plus intense et étendue dans *Politis*, la vision du monde décrit par le rapport Attali est profondément dysphorique et la passion qui émerge avec force est le *mépris*.

Dans l'article du *Monde* et du *Figaro*, la dimension thymique est moins présente, on est effectivement dans une narration se voulant centriste ou objective ; toutefois la polarisation euphorie-dysphorie suit de près les lignes éditoriales. En effet, *Le Monde* s'oriente vers la dysphorie, et la passion dominante est le *scepticisme* : l'innovation serait considérable, MAIS elle est menacée de passer à la trappe ; les rapports ont l'indéniable mérite de préparer les esprits au changement, MAIS il est à craindre que l'exécutif déçoive. De l'autre côté, *le Figaro* se montre plus euphorique (« notre production nationale se porte bien ... il est possible de profiter de nos capacités de croissance, etc. ») ce qui induit comme passion dominante le *défi optimiste*, s'opposant au « grand parti du *statu quo* » qui « brandit déjà ses étendards et tente de coller au rapport Attali l'étiquette de *libéral*, jugée infamante ». Dans *Valeurs Actuelles* nous retrouvons un thymisme manifestement euphorique (le maestro Attali, docteur croissance, assemblage savamment dosé politiquement, etc.) qui met en discours une passion dominante du type de l'*enthousiasme*.

En situation de pré-crise, nous remarquons que le régime de croyance informatif se réalise dans tous les médias. Ces derniers apparaissent toutefois dans leur singularité de par leurs dimensions passionnelles, déterminées par leur identité, en cohérence avec leurs lignes éditoriales respectives. Ils garantissent ainsi au lecteur une promesse ontologique d'authenticité par la multiplicité des points de vue sur cet événement et font appel au « savoir partagé » antérieur entre le journal et ses lecteurs. Ces identités sont construites stratégiquement, en fonction des pratiques d'usage attendues des lecteurs et se définissent par des modes et des styles d'énonciation élaborés en fonction des pratiques de ses usagers et de celles de ses concurrents (*Op. cit.*). Elles ont donc d'abord un rôle de positionnement dans le marché du lectorat.

Nous voyons ainsi qu'à travers l'orientation des lignes éditoriales ce n'est jamais le système qui est remis en cause – car ce dernier ne semble pas impliqué dans le positionnement stratégique – mais les compétences des différents acteurs politiques, qui peuvent influencer sur l'évolution des potentialités du système. Effectivement, cet événement se construit autour de certains traits constitutifs répondant davantage au besoin de défendre le modèle économique en vigueur, en cherchant les « responsables », des dysfonctionnements, plutôt qu'à la volonté d'éclaircir le cadre du bouleversement social que la crise économique qui se profile est supposée provoquer.

La situation varie notablement quand, en fin d'année 2008, sur un fond de crise économique cette fois pleinement manifeste, les journaux développent le récit de la *défaite* à propos de l'affaire Madoff. Cet événement participe de la seconde syntagmatique passionnelle relative à la crise. Il est vécu comme une rupture car il semble d'emblée incompatible avec le fonctionnement du système tel qu'il était dans un état de pré-crise. Nous voyons ainsi que le système a entamé une phase de mutation et qu'il est bien difficile de se projeter dans

un avenir car le présent est *réalisé* dans une dimension catastrophique. Dans les quatre articles analysés, nous repérons un thymisme exacerbé et une polarisation dysphorique intense et étendue, qui découlent de la constatation des faits mais sans aucune projection dans un devenir du système. Les mêmes images reviennent inexorablement :

- escroquerie, escrocs divins manipulateurs de l'humanité, finir sur le bucher (FG),
- scandale, la plus importante fraude de l'histoire, ébranler, s'écrouler, excès de la finance mondiale, fraude inimaginable, financiers atterrés, investisseurs trompés, dégâts imprécis, victimes (LM) ;
- s'écrouler comme un château de carte, scandale financier le plus important du moment, fraude, développement démentiel des subprimes, escroquerie, krach boursier (PO) ;
- gigantesque scandale financier, fraude, chute, escroquerie, fasciner et aveugler les investisseurs, finance mondiale ébranlée par la crise des subprimes, clients ruinés (VA).

Au-delà de quelques différences dans les parcours figuratifs (une mise en discours imagée et imprégnée d'humour noir dans *Le Figaro*, basée sur le chiffrage des dégâts dans *Le Monde* et fondée sur une mise en perspective historique des systèmes pyramidaux dans *Politis* et *Valeurs Actuelles*) nous retrouvons une narration fortement marquée, voire conditionnée par les mots de la finance et par une vision *accablante* et *fataliste*.

(28) Il est réconfortant de voir que les vieux trucs sont toujours les plus efficaces. Rembourser Paul avec l'argent de Pierre date de l'invention de l'argent et Bernie Madoff, l'escroc au grand cœur, avait surtout compris que la crédulité des hommes n'a pas de limites dès lors qu'on satisfait leur cupidité. [...]

(29) En 1999, Harry Markopolos, un concurrent de M. Madoff, a donné l'alerte. Incapable de répliquer les mêmes performances que son rival, il a envoyé un courrier à la SEC, le gendarme américain de la Bourse. « Madoff Securities est le plus gros schéma de Ponzi », y indiquait-il. LA SEC aura mené plusieurs enquêtes en 1992, 2001, 2005 et en 2007. Sans toutefois découvrir cette gigantesque escroquerie qu'a fini par dénoncer au FBI, jeudi, le fils de M. Madoff (LM).

(30) Madoff aurait finalement pris plus de risques en promettant la Lune, et son escroquerie aurait pu continuer et passer inaperçue s'il n'y avait eu le krach boursier. Rien n'empêche un système financier totalement libéralisé de recommencer avec un autre Madoff... (PO).

(31) Mais ni les clients ni la SEC (Securities and Exchange Commission), pourtant alertée à plusieurs reprises par des concurrents attentifs, ne s'étaient inquiétés

des performances quatre fois supérieures à celles des marchés obligataires ni de l'absence de volatilité. On n'attaque pas impunément un pionnier de la finance ! (VA).

Madoff devient ainsi le symbole de la mise en œuvre d'un régime de croyance qui apparaît comme inéluctable, qui transforme en profondeur le sens de la vie, en faisant levier sur ses pulsions les plus basses telles que la convoitise, l'inconscience et l'irrationalité. Nous ne repérons plus ici une volonté des journalistes de transmettre une information nouvelle et avérée en faisant appel aux expériences antérieures des lecteurs, mais plutôt la diffusion de connaissances validées par une chaîne de garanties institutionnelles et sociales condamnant Madoff. Nous retrouvons ainsi un exemple de régime de croyance didactique fondé sur les raisonnements de l'économie financière à propos de la crise, qui déterminent et infléchissent systématiquement l'interprétation des données factuelles (*Op. cit.*). L'hybridation qui se crée ainsi au fur et à mesure des événements de crise entre ces deux régimes de croyances, permettant le passage de l'un à l'autre, empêche le lecteur de reconnaître une forme de vie de manière certaine (*Op. cit.*). Or c'est l'existence d'une forme de vie identifiable qui permettrait au lecteur de se constituer comme sujet responsable de ses choix, et d'accepter ou de refuser en connaissance de cause les valeurs, les situations et les rôles qui lui sont proposés. Nous voyons ainsi que, dans le cas de l'affaire Madoff, le lecteur n'est plus considéré comme un sujet libre d'adhérer, ou non, à l'information qu'on lui propose.

2. Conclusions

Nos analyses montrent que les présentations médiatiques du rapport Attali⁴ relèvent d'un régime de croyance journalistique *informatif*, mais que toutefois la ligne éditoriale leur donne une orientation thymique et passionnelle spécifique. En effet, comme, au niveau narratif, le rapport Attali est la mise en discours d'un sous-programme de *manque*, les propositions présentées pour libérer la croissance relèvent du mode d'existence *potentialisé* : elles ne font que « prétendre » pouvoir liquider le manque. Elles ne sont donc pas reçues et acceptées de manière unanime par tous les acteurs journalistiques, ce qui induit des prises en charge phoriques diversifiées. L'affaire Madoff, en revanche, relève du mode d'existence *réalisé*, car la *défaite* est avérée non seulement au niveau individuel, mais également au niveau collectif. Les conditions sont ainsi réunies pour que la crise se manifeste avec une intensité et une étendue telles qu'elle impacte le discours médiatique dans son ensemble et neutralise les disparités entre lignes éditoriales. Concernant les régimes de croyance, la crise opère un basculement du régime *informatif* à un régime *didactique* : pour repérer et apprécier le monde régi par ce régime de croyance, le lecteur

4 On pourrait soulever ici la critique selon laquelle le rapport Attali a suscité plus de discussion marquée axiologiquement au sein des instances journalistiques, car elle a une dimension nationale. Inversement, on peut dire que l'affaire Madoff a eu un impact généralisé. Nous pensons toutefois que cette critique est infondée, car tout en étant « hors-frontières », le cas Madoff a suscité une condamnation unanime aux États-Unis même.

passer par l'instance d'énonciation qui, nous l'avons vu, détermine l'accueil et le rejet de nouveaux éléments et valeurs par l'intermédiaire d'une forte tensivité qui fait office de « filtre » axiologique. Dans le régime de croyance informatif, la nature de la relation persuasive est celle de la manipulation, grâce à la communication d'un savoir qui *affirme* la faculté autorégulatrice du système économique, mais qui dans le même temps met en *doute* les capacités correctrices des acteurs politiques ; ainsi, les énoncés sont-ils informatifs, mais leur probabilité de réalisation est limitée par les capacités d'action des intervenants, et le lecteur est par conséquent libre d'admettre, refuser ou de mettre en doute les propositions faites par le rapport Attali.

Dans le deuxième cas, nous passons du mode d'existence *potentiel* au mode *réalisé*. L'ambivalence entre les régimes de croyance informatif et didactique se reflète dans l'incertitude par rapport aux conditions de relation avec le référent : d'un côté les effets néfastes de l'expérience passée sont pleinement réalisés (et amplifiés), de l'autre, la communication d'un savoir incontestable et validé modifie profondément le rapport au monde et entraîne l'ouverture à un mode d'existence virtuel fragile qui laisse présager le pire. Cet effet d'incertitude et d'ambivalence détermine une « crise interprétative » au sein de l'acte épistémique même, car si le passé est affirmé, la capacité à faire exister une nouvelle présentation des choses est fortement minimisée.

| Bibliographie

ALBERTINI, J.-M.; SILEM, A. *Lexique d'économie*. 9^e. éd. Paris: Dalloz, 2006.

COURTÉS, J. *Analyse sémiotique du discours: de l'énoncé à l'énonciation*. Paris: Hachette, 1991.

FONTANILLE, J. *Formes de vie*. Liège: Presses Universitaires de Liège, 2015.

FONTANILLE, J. *Sémiotique du discours*. Limoges: PULIM, 1999.

FONTANILLE, J. *Les Espaces subjectifs: introduction à la sémiotique de l'observateur*. Paris: Hachette, 1989. Coll. « Langue, linguistique, communication ».

GREIMAS, A. J. Le savoir et le croire. *In: GREIMAS, A. J. Du sens II*. Paris: Seuil, 1983. p. 117-123.

GREIMAS, A. J.; COURTÉS, J. *Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage II*. Paris: Hachette, 1986.

JOST, F. *Comprendre la télévision*. Paris: A. Colin, 2005.

LANDOWSKI, E. *Les interactions risquées*. Pulim: Université de Limoges, Presses universitaires de Limoges. Coll. « Nouveaux actes sémiotiques », n. 101, 102, 103, 2005.

PASTRÉ, O.; SYLVESTRE, J-M. *Le roman vrai de la crise financière*. Paris: Perrin, 2008.

Rapport Attali, 2008. Disponible sur : <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/var/storage/rapports-publics/084000041/0000.pdf>

Trésor de la Langue Française informatisé (TLFi). Disponible sur : <http://atilf.atilf.fr>.

| Les articles du corpus

Sur le Rapport Attali

Le Figaro. 24.01.2008. « Chiche ».

Le Monde. 20.01.2008. « Du rapport à l'action ».

Politis. 24.01.2008. « Le Rapport Attila ».

Valeurs Actuelle. 25.01.2008. « L'équilibriste et le maestro ».

Sur le cas Madoff

Le Figaro. 18.12.2008. « Balzac à New York ».

Le Monde. 16.12.2008. « Le scandale Madoff pourrait entraîner de lourdes pertes chez BNP Paribas et Natixis ».

Politis. 18.12. 2008. « Le capitalisme de Madoff ».

Valeurs Actuelles. 18.12.2008. « Madoff l'arnaqueur ».

Como citar este trabalho:

OLIVEIRA, Christelle de; TROQUE Rovená. Les mots de la crise : régimes de croyance et fonctionnement passionnel dans la presse française en 2008. **CASA: Cadernos de Semiótica Aplicada**, São Paulo, v. 15, n. 1, p. 187-203, jun. 2022. Disponível em: <https://periodicos.fclar.unesp.br/casa/index>. Acesso em "dia/mês/ano". <http://dx.doi.org/10.21709/casa.v15i1.9118>.